

Constructions en mal d'architecture

«L'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière...»

(Le Corbusier⁽¹⁾)

Architectures ou constructions ?

Aujourd'hui, un simple regard sur nos villes et leurs périphéries permet de constater avec peu d'incertitudes que si la construction va bien, l'architecture va mal. La construction va bien. Pour s'en persuader il suffit de porter un regard sur les innombrables chantiers en cours. Une suite ininterrompue de territoires nouvellement urbanisés où les petites villes hâtivement reconverties en grands centres urbains ont perdu l'aspect pittoresque d'antan, où l'archi-

**Si la construction est partout, qu'en est-il de son architecture ?
L'image générale du cadre bâti porte l'empreinte d'un amalgame incongru de constructions où se mêlent les styles et les langages architecturaux. Le pseudo-moderne s'associe au faux traditionnel, la copie, soigneusement transcrite d'ailleurs, s'additionne à l'expression brute des façades inachevées des quartiers spontanés.**

ture typique de nos médinas, ksour et villages de nos campagnes est pervertie par la masse des constructions, où le littoral défiguré est métamorphosé par le béton. Vainement protégés par les instruments réglementaires, les domaines agricoles et forestiers n'ont pu échapper au phénomène de l'urbanisation et aux abus des constructions. Même la palmeraie, source de vie et de survie par excellence, base essentielle de l'économie traditionnelle, n'a pu être épargnée par la frénésie des constructions. Ainsi, les verdoyantes oasis des années 1970 sont phagocytées et englouties par vagues successives de nappes d'habitations horizontales⁽²⁾.

Pour en être également persuadé, il suffirait de se référer à quelques repères statistiques du secteur de l'habitat. En cinquante ans, le parc national du logement hérité à l'indépendance s'est déjà multiplié par trois et demi et bientôt par quatre⁽³⁾. La liste des ouvrages réalisés est longue : des logements, à dénombrer par millions d'unités, des écoles et des lycées recensés par milliers, mais également de nombreux hôpitaux, universités et autres équipements de centralité qui impriment une nouvelle silhouette urbaine à l'organisation du territoire.

Il faut noter que le rythme de construction, entamé dès les années 1970, s'est à peine ralenti avec la décennie noire pour reprendre avec l'embellie financière et le retour aux conditions de sécurité acceptables à la reprise des activités économiques. L'adage populaire de «constructions qui poussent comme des champignons» est si illustratif de la situation.

Si la construction est partout, qu'en est-il de son architecture ? L'image générale du cadre bâti porte l'empreinte d'un amalgame incongru de constructions où se mêlent les styles et les langages architecturaux. Le pseudo-moderne s'associe au faux traditionnel, la copie, soigneusement transcrite d'ailleurs, s'additionne à l'expression brute des façades inachevées des quartiers spontanés. Les villas surchar-

gés de décors, illusionnant le «luxe», juxtaposent les humbles habitations non finies en quête d'achèvement.

La construction individuelle semble emprisonnée dans le même modèle sur l'ensemble du territoire national. D'Alger à Tindouf, de Tlemcen à Annaba, la question de la typologie du logis est résolue : emprise au sol maximum de la surface de la parcelle ou subtilisée à l'espace public, garages au RDC, habitations aux étages et terrasses accessibles laissant apparaître des poteaux en attente d'une future élévation. Si provisoirement la construction est prolongée d'un espace jardin relativement étendu, ce n'est qu'à dessein d'une future extension. Ces gros cubes, morceaux de «bravoure» auto-construits,

taillés généralement dans le même gabarit, rarement alignés sur l'espace public, accolés les uns aux autres ou séparés par des vides étroits et inutilisables, forment, finalement, une certaine unicité globale par la laideur.

Du nord au sud et de l'est à l'ouest, la typologie des façades du logis est portée par le même modèle esthétique : saillies des planchers, balcons prolongeant les pièces habitations, démesure de la hauteur des garages, revête-

Le souci légitime de sécuriser le logement a rajouté de nouveaux éléments au vocabulaire : de robustes barreaux et grillages métalliques ferment les baies et les balcons, de doubles portes blindées (voire triples !) aux entrées sécurisent les accès, du grillage barbelé surélevant des murs de clôtures déjà surélevés, etc. A cette panoplie, il faut rajouter les inévitables paraboles clouées sur les façades et les hideuses saillies des climatiseurs individuels, pourtant si faciles à dissimuler.

ments extérieurs non finis ou grossièrement surchargés, fer forgé aux balcons, claustras aux murs d'acrotère, pergolas aux terrasses et ça et là quelques bizarreries géométriques de toiture en pente, considérées comme prouesses techniques et esthétiques, couronnent la construction.

Le souci légitime de sécuriser le logement a rajouté de nouveaux éléments au vocabulaire : de robustes barreaux et grillages métalliques ferment les baies et les balcons, de doubles portes blindées (voire triples !) aux entrées sécurisent les accès, du grillage barbelé surélevant des murs de clôtures déjà surélevés, etc. A cette panoplie, il faut rajouter les inévitables paraboles clouées sur les façades et les hideuses saillies des climatiseurs individuels, pourtant si faciles à dissimuler.

L'extrême dénuement de l'architecture concerne aussi bien les initiatives privées, que les bâtiments publics. Les inévitables «tours» et «barres» des «plans de masse» en série impriment un paysage monotone et stéréotypé à l'espace résidentiel. La laideur des façades est tantôt camouflée par un jeu naïf de dessins géométriques, tantôt

dissimulée derrière des motifs arabisants. Les inutiles murs pignons, induits de la production en série, sont maquillés par un jeu de peinture ou de dessins éphémères, qui ne trompent l'œil de personne.

Finalement, initiatives publiques ou privées, la production architecturale est marquée par le souci constructif et l'absence de recherche architecturale et de l'effort esthétique.

Pour paraphraser les propos de mon confrère Hamid Ougouadfel⁽⁴⁾, s'il y a bien un domaine où l'identité nationale est exprimée avec forte lisibilité, c'est bien à travers la manière de construire, du nord au sud et de l'est à l'ouest du pays, les habitations se ressemblent toutes. C'est à croire que la construction aujourd'hui peut ainsi transcender l'histoire, la géographie, le climat et la nature du lieu.

Constructions en quête de contenu

Ce mélange chaotique, cette juxtaposition de pauvreté et de richesse, cette surcharge de décors criards, cette uniformité de traitement, cette médiocrité architecturale, ce caractère pathologique qui accompagne le processus de construction d'Alger à Tamanrasset traduisent à juste titre une série d'interrogations sur leur sens et leurs significations. Pour les uns cela s'apparente à une volonté légitime de modernité qui se traduit sur l'espace d'une manière un peu naïve par l'emprunt de signes de la modernité et d'un modernisme de mauvais goût. Pour d'autres, c'est une quête de repères culturels estompés

que l'on veut réaffirmer avec force par une surcharge décorative arabisante. Pour certains, les maigres ressources de financement n'ont pas permis une finition adéquate et un achèvement de leurs habitations.

Et plus simplement dit, ce mélange chaotique ne serait que le reflet d'un malaise économique, social et culturel que l'espace construit sait si bien trans-

La transgression de l'espace, pour certains, est l'expression légitime d'une «correction culturelle» pour l'adapter au mieux au patrimoine d'habitudes et mode de vie, mais cette transgression déforme l'harmonie des façades dont la conservation est d'utilité publique. Publiques ou privées, les façades sont soumises à l'ordonnement du domaine public et le rôle reconnu aux façades dans la valorisation de l'espace public n'est pas discutable.

crire. Une crise latente de l'organisation du cadre de vie est perceptible et les nouveaux types bâtis et les langages architecturaux expriment si bien l'expression de ce malaise.

L'espace «normé»et stéréotypé des programmes planifiés offre peu de possibilités, de flexibilité aux activités et aux diverses manifestations quotidiennes. L'habitant, porteur d'usages,

Par Hammache Seddik, architecte, docteur en urbanisme

est obligé de se conformer à l'usage «prescrit par la distribution du plan».

Il doit apprendre à vivre dans la «cellule type» et en même temps vivre son patrimoine d'habitudes culturelles : l'intimité de la vie familiale, le refus du vis-à-vis, les habitudes culinaires, la culture citadine ou rurale.

Les transformations abusives opérées sur les façades des bâtiments publics à peine réalisés sont des signes forts d'inadéquation et de malaise. Sans doute, cette pratique vise une amélioration des conditions d'habitabilité des lieux et une augmentation du confort.

La transgression de l'espace, pour certains, est l'expression légitime d'une «correction culturelle» pour l'adapter au mieux au patrimoine d'habitudes et mode de vie, mais cette transgression déforme l'harmonie des façades dont la conservation est d'utilité publique. Publiques ou privées, les façades sont soumises à l'ordonnement du domaine public et le rôle reconnu aux façades dans la valorisation de l'espace public n'est pas discutable. Le contenu syntaxique de l'expression architecturale est ballotté : d'un côté comment se traduit la référence à la tradition de construire ? De l'autre, comment traduire la modernité ?

Le réflexe de certains serait de retourner aux référents spatiaux et esthétiques liés au modèle traditionnel et de s'interroger sur l'opportunité de les traduire ou de les reproduire. Faut-il franchement privilégier les modèles portant les traits de la modernité dans une société encore acquise à certaines pratiques de vie traditionnelle ? La modernité dans ce cas ne serait-elle pas qu'un «habit» ? Et inversement, la tradition ne risque-t-elle pas alors d'être réduite à une valeur refuge ? Une valeur accrochée à un temps perdu ? Une ligne intermédiaire comme démarche serait de traduire la tradition d'habiter dans la modernité. Dans ce cas, c'est le difficile exercice de la «réinterprétation» que certains tentent d'expérimenter.

Malgré le fait que le territoire national soit un grand chantier de constructions depuis des décennies, peu d'architectes, à travers leurs projets, se sont intéressés avec pertinence à la récupération des valeurs locales dans les

normes de l'habitat. Le facteur culturel et local dans les constructions modernes émerge peu du milieu professionnel. Le couple antinomique tradition/modernité semble plus «porté» par les habitants qui, eux-mêmes, le traduisent d'une manière brute et brutale à travers une synthèse maladroite et naïve dans la construction individuelle et l'autoconstruction spontanée.